

L'ABEILLE

16r SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publions cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, au sein des Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—elle ne s'offre qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

L'Epidémie de l'Assassinat Politique.

Epidémie, disons nous; c'est bien le mot. Jamais, dans l'histoire, on n'a vu les attentats se succéder avec une fréquence si effrayante, avec une aussi terrifiante audace. A tout moment, dans tous les pays, à tout propos et hors de tout propos, nous voyons des rois, des empereurs, des présidents, des ministres, voire même des juges, tombés sous les coups de bandits qui se substituent à la société et se constituent malgré elle, les exécutants de ses hautes œuvres.

Des misérables ne s'enquerraient même pas des origines de leurs victimes, de leurs antécédents, de leur valeur morale ou intellectuelle, de leur popularité, de la légitimité des pouvoirs qu'elles exercent. Il suffit que vous soyez quel qu'un ou quelque chose, que votre personnalité soit bien en relief, pour qu'ils se croient le droit de vous supprimer, par le poignard, par le revolver, par la bombe, par tous les moyens de destruction qu'ils trouvent sous la main.

Il y a un siècle ou deux, on ne connaissait guère qu'une sorte de souveraineté, celle du droit divin, que les princes tenaient de leur naissance ou de Dieu, si l'on veut. On a trouvé, depuis, que cette souveraineté était fautive; on l'a remplacée par la souveraineté populaire, la souveraineté de tous, ou du moins de la majorité. Rien de mieux; va pour la souveraineté populaire.

Mais voici que tout change soudain. Cette puissance souveraine, qui réside dans la nation, on l'en veut même plus; elle est surannée; on y fait une sorte de tyrannie collective. C'est l'individu maintenant qui devient le souverain, qui doit décider du sort de l'humanité; qui juge, qui condamne, qui exécute à tort et à travers. Comme il ne croit pas à la majorité, comme il ne sait qu'il est en infime minorité, et que s'il consultait tous ses semblables, il n'en rencontrerait pas beaucoup qui seraient

de son avis, il trouve plus simple de se substituer à tous, et il condamne, il tue de son autorité privée. Voilà la maladie—car c'en est une—qu'il faut guérir; voilà la plaie qu'il faut extirper. Le mal est plus profond qu'on le pense, et si les gouvernements n'y prennent garde, nous marchons—et cela dans tous les pays et sous toutes les formes de gouvernement—à une véritable anarchie.

LA COLERE.

Devenue Mme Gabriel Mersey, Cécile Dozange constata de jour en jour qu'elle possédait en son mari l'incarnation de son idéal. Il avait cette bonté qui, s'adressant dans les moindres rapports de famille et à besoin de s'épancher sur l'humanité étrangère, vibrant à toute grande idée, à toute manifestation du beau, il s'adonnait à de hautes études esthétiques. Le noblesse de ses préoccupations semblait toute se refléter en sa distinction extérieure, en son charme tant soit peu féminin sans rien de fade. Et nul amour plus profond que le sien, un premier amour, un culte toujours égal.

Dans la félicité de Cécile, entra peu à peu une lassitude de tant de perfection, le désir de trouver à son mari un défaut qui l'abaissât un peu à son niveau. Elle découvrit enfin un crut découvrir qu'il était faible. Dans la discussion, il céda volontiers la victoire à ses contradicteurs. En aucun cas, il ne faisait prévaloir ses droits. Il expliquait ces renoncements par des considérations de politesse, de philosophie.

Un incident de voyage devait préciser la pensée de Cécile, à l'égard de son mari. Dans le rapide qui les emportait à Rome, un robuste anglais se carrait, menaçant de sa corpulence la jeune femme obligée de se recroquer. Mersey prit la place de celle-ci et ce fut tout. Mais la valise de l'encombrant personnage, étalée à ses pieds, gênait, en face de lui, un petit sautoir jeune encore, maigre, les cheveux taillés courts, à la militaire, des cheveux dorés qui brillaient au soleil du glorieux après-midi.

—Veillez enlever cela, dit-il. L'Anglais comprit, mais ne bougea point. En un clin d'œil, le lourd colis disparut par la portière. Cécile retint une exclamation d'enthousiasme. La colère, voilà ce qui manquait à Gabriel! Ce devint une idée fixe: voir au visage de son mari le jet de sang de la colère, s'assurer que cet être bon par excellence pouvait devenir redoutable.

Dans la paisible villa de Saint-Germain, qu'ils habitaient en toutes saisons, elle reprit à dessein des chapitres sur lesquels ils différaient d'avis. —Si tu n'as pas la croix cette année, c'est que tu ne tiens pas à m'être agréable. Quand on a des titres littéraires comme les tiens, une situation comme la tienne, quand on est l'intime d'un ministre tout-puissant... —Mais comprends, ma chérie, que la décoration n'a de valeur que si elle n'a pas été quémandée; comprends que je dois d'autant moins solliciter qu'en raison même de l'amitié, on devrait m'offrir.

—Tout ça, c'est de l'orgueil, et du pire! —Mais non, mignonne, c'est de la dignité. —C'est de l'orgueil! Tu mens en affirmant le contraire! En la stupéfaction de cet homme pour la première fois insulté, et insulté par la créature qu'il aimait le plus au monde, il y eut une telle douleur que la vilaine enfant s'excusa, toute contrite.

Les lendemains, revint l'irrésistible envie; le voir hors de lui, grandi, transformé par la colère.

Ils avaient rompu avec certains divorcés dont la conduite prêtait à la critique. Se remarquant, l'audacieuse leur adressa un billet de part. —Son salon est un des plus agréables de Paris, dit Cécile. Maintenant qu'elle régularise sa vie, pourquoi ne pas la revoir? Elle n'en avait pas la moindre velléité; elle voulait seulement irriter son mari. Au fur et à mesure de la discussion, elle sentit, trépidante, qu'elle approchait du but. Elevation de ton, claquements de doigts: Mersey décela une croissante impatience.

—J'ai seule conduit elle à propos de la cérémonie. —Je te le défends! riposta Mersey en lui dardant en pleins yeux un regard mauvais. Aussitôt il lui prit les mains, les baisa. Elle n'eut pas le cruel courage de prolonger la feinte révolte.

Mais, les jours suivants, s'intensifia l'étrange lubie: faire tant et si bien que l'indignation, un moment, égalât le doux maître au superbe inconnu du voyage ensolleillé. Et, tandis que tardait la réalisation de son rêve, la petite capricieuse devenait réellement irascible. Mersey fit preuve d'une indulgence héroïque.

Un jour, lui absent, le cocher de la maison, s'étant désaltéré plus que de coutume, oublia le respect dû à sa maîtresse. Elle le chassa sur l'heure. Le lendemain, il vint demander son certificat. Ferme ment, Mersey lui reprocha sa conduite, mais crut d'autant moins généreux de mentionner sur la feuille le motif réel du renvoi que le malheureux se confondait en humbles regrets. Seule avec son mari, Cécile s'informa de ce qu'il avait écrit.

—Ainsi, un misérable m'injurie, et c'est tout ce que tu trouves à dire sur ce compte? Vainement il tenta de la convaincre qu'il y avait eu impolitesse; et non outrages véritables; vainement il plaida la circonstance atténuante de l'ivresse, le repentir de cet homme qui avait pleuré devant lui.

Puis il parlait raison, morale chrétienne, plus il se demandait pour répondre calmement à la provocatrice, plus elle cherchait à l'exaspérer, avec d'autant plus d'obstination que, cette fois, elle lui en voulait réellement.

—La bonne règle de vie que la tienne, sourit-elle de sa jolie bouche affreusement ironique: laisser faire s'éparpiller le désagrément de la colère, ménager sa petite santé... bref, se conduire comme un lâche! Il devint d'une pâleur de marbre.

—Tu oses m'accuser de... —De lâcheté! fit-elle comme un crache. Debout, il trembla des pieds à la tête, envahi par quelque chose d'inconnu, de formidable. Soudain, il alla vers elle, les bras tendus pour qu'en une commune étreinte elle se retractât.

—Cécile, Cécile... au nom de notre amour... —Angoissée, mais avide de l'émotion suprême, elle le repoussa. —Tu m'accoures, lâche! lâche! lâche!

Il marcha à travers le petit salon, jetant des regards de vertige sur le feu de la cheminée, sur les objets lourds et saisisseables. Défiguré, hideux, il s'avança sur elle avec des poings de meurtre, avec des «hors d'ici» mêlés à des claquements de mâchoire. Elle s'enfuit comme un enfant poursuivi par des flammes. Aux deux servantes accourues il répéta de même, de sa voix étranglée: —Hors d'ici!

En une hâte de sauve-qui-peut, les trois femmes descendirent le perron, gagnèrent par la pelouse, couverte de neige, la grille de la villa.

Défaillante, Cécile parvint au tournant de la rue, à la maison de ses parents. Ce fut après plusieurs minutes qu'elle put narrer

l'événement. L'inondation de Saint-Germain par une crue de la Seine n'eût pas plus ahuri M. Dozange que ce fait invraisemblable: Gabriel ivre de fureur! Gabriel jeté sa femme à la rue! Cécile s'accusa lamentablement. Mme Dozange supplia son mari d'aller raisonner leur gendre. Le prudent vaillant opposa toutes sortes d'objections. On convint de l'accompagner. A la dérobée, il se munit d'un revolver, qu'il avait chargé à Paris, jadis; pendant le siège. De son air le plus digne, il se dirigea vers la villa dramatique, escorté, à droite et à gauche, par la femme de chambre et la cuisinière est Mersey, et, à quelques pas derrière, par sa femme et sa fille.

En bande, on pénétra dans le salon rez-de-chaussée. A toute seconde, dans une pièce ou dans une autre, on s'attendait à voir surgir Mersey, comme un fauve. On visita toute la maison. N'était-il pas allé se tuer? Cécile poussait de longs gémissements.

Cependant, Mersey marcha, marcha au hasard, là-bas, dans la vaste forêt, parmi les troncs verdâtres, parmi les tiges hérissées, qui ont encore des feuilles mortes. La neige pétille sous ses pieds humides, qui, dans la blancheur du sol, creusent des taches vert clair. A ses yeux éblouis, des atomes lumineux dansent par myriades.

Dans l'effrayant silence, des corbeaux jettent leurs cris rauques. —Comment est-il ici? pourquoi? Il se rappelle sa folie de tout à l'heure, sa sortie machinale par la petite porte, derrière la maison. Où va-t-il? La folie continuait-elle? Pourquoi n'est-il pas aux pieds de Cécile, tout entier à la reconstitution de leur bonheur? Et lors même qu'il devrait désespérer de toute joie, lors même que la pauvre malade resterait à jamais l'esclave inconscient de ses nerfs, n'aurait-il pas toujours et plus encore le devoir de la chercher?... Il s'orienta pour rentrer.

—Va-t-il la retrouver? Dans quel état?... Une pluie neigeuse commence, augmente. Instinctivement, grelottant sous ses vêtements légers, il double le pas. A mots entrecoupés, il parle dans la forêt déserte. Non loin de la lièzière, il aperçoit l'arbre où sont accrochées les niches d'une Vierge et d'un saint, et l'humble reposoir lui est doux, qui, dans la glaciale nature, évoque la religion d'amour.

Haletant, il arrive chez lui, dans le salon assombri par le temps nuageux, Cécile, avec un grand cri, se jette dans ses bras, et des «pardon» tombent de leurs lèvres comme, de leurs yeux, ruissellent les larmes.

—Ça devait finir ainsi! dit M. Dozange, comme s'il n'avait jamais douté de ce dénouement. Quand les jeunes époux purent enfin se parler seul à seul, d'un ment serré, cœur contre cœur: —Je t'aime! je t'aime! murmura Cécile. Tu es si bon et si terrible!

LES PROGRES DU TELEPHONE.

A propos de la pose du nouveau, câble téléphonique entre Londres et Paris via Calais, rappelons que la distance qui sépare ces deux capitales ne dépasse guère cinq cents kilomètres et qu'il y a un nombre de villes beaucoup plus éloignées en relations par le téléphone.

Sur le continent européen, une des plus longues lignes téléphoniques, sinon la plus longue, est, croyons-nous, celle de Paris à Marseille, —863 kilomètres. En Angleterre, ce record appartient à la ligne de Londres à Aberdeen, qui a près de 900 kilomètres. Les deux seules autres capitales européennes qui soient reliées directement par voie téléphonique sont Vienne et Berlin, distantes l'une de l'autre de 650 kilomètres.

De ce côté de l'Atlantique,

presque toutes les villes un peu importantes de l'Amérique du Nord sont en communication soit directe, soit indirecte. Dans chaque localité, les postes téléphoniques se multiplient tous les jours, et souvent les lignes sont doublées.

Chicago et New York sont reliés par un fil spécial depuis le mois d'octobre 1892. Ces deux villes, étant à 1.600 kilomètres l'une de l'autre, détiennent par conséquent de beaucoup le record de la distance au point de vue des relations téléphoniques.

NINI PIMBECHÉ.

MONOLOGUE.

Je ne sais vraiment pas pourquoi. Car je ne suis pas ridicule. On se moque toujours de moi sans pitié comme sans scrupule. Je ne suis pas méchant, enfin! Et cependant souvent me lâche Et m'accueille, d'un air malin. En m'appelant: Nini Pimbeché!

Pimbeché! soit! Ça m'est égal! Je resterai toujours la même! Les enfants qui s'habituent mal Pourquoi veulent-que les aime! On me dit qu'ils me valent bien: Ce n'est pas vrai! —Je suis bien mieux. Avec tous ces enfants de bien Je me trouverais compromise!

Est-ce un mal? C'est comme on prétend Que je suis difficile à tenir. Mais ce n'est pas demander tant Qu'une serviette irréprochable. Qu'un verre propre! En vérité, C'est se moquer comme une bête. Que d'avoir la malpropreté De manger dans la même casquette.

Attendez-vous ces enfants qu'on voit Tout barbouillés de confitures, Qui dans leur nez mettent leur doigt? Grand étonnement! Sans avoir de sûrs arguments, Je mange avec une indifférence Et je mets mes doigts dans des gâteaux. Ça n'a rien d'extraordinaire.

Dans la salle, un jour je vis Une chenille en promenade. Les autres letaines de grands airs Et mangeaient pourtant la salade. Mais moi, je ne la mangai pas Et la laissai dans mon assiette. Pourquoi partager mon repas Avec la dégoûtante bête!

On ne me comprendra jamais! Je suis simplement délicate. Dans les habits ou dans les mots Je ne prends que ce qui me conviendrait. Un gros mot me met en souci, A la laïolée je suis resté he! Et maintenant appelez-moi. Si vous voulez, Nini Pimbeché!

Mobilier administratif.

A propos de la dimension d'une carpette, il vient de s'élever, entre chefs de division et chefs de bureau de certaine administration de l'Etat, en France, un curieux conflit qui a fait découvrir le plus réjouissant des protocoles, le protocole mobilier administratif.

Aux termes de ce protocole très rigoureusement réglé et observé, le commis expéditionnaire a droit à un petit paillasse de coco, à une table en imitation de vieux chêne et à une chaise paillée.

Le commis principal dispose d'un paillasse en brosse, d'une table de travail, d'une table de décharge et d'un fauteuil canapé en chêne authentique.

Le sous-chef est doté d'une carpette de trois mètres carrés de couleur verte, avec petit tapis de pied, et d'un mobilier en noyer comprenant bibliothèque, cartonnière, bureau, deux fauteuils, deux chaises, pendule et double rideaux aux fenêtres.

Le chef a le même mobilier, mais en noce, et sa carpette est rouge au lieu d'être verte.

Chez le chef de division, la carpette s'étend sur toute la pièce, avec un simple écart du mur de dix à quinze centimètres; elle est verte ou rouge, selon

l'ancienneté dans la fonction. Le mobilier en acajou et garni de velours vert ou rouge... Enfin, le tapis du directeur est tendu et garni d'une moquette thibaidane; son mobilier est de bois noir ou de palissandre. Depuis le grade de sous-chef, on a la jouissance facultative d'un rond de cuir noir ou fauve.

AU POLE SUD.

Nous avons annoncé récemment qu'une mission s'organisait en Belgique en vue d'une expédition au pôle sud. Voici qu'à leur tour les Allemands veulent essayer aussi de percer le mystère du pôle antarctique.

Un comité allemand vient, en effet, de se former sous la présidence du professeur Neumayer. Il projette une grande expédition au pôle sud. Cette expédition se composera de deux navires.

Elle a pour but d'explorer la partie de l'Océan Antarctique située au sud de l'île de Kerguelen. Une station sera établie sur un point de la côte du continent inconnu jusqu'à ce jour. Là, plusieurs savants resteront pendant deux hivers.

L'un des deux navires servira à maintenir les communications avec le monde extérieur, tandis que l'autre tentera de faire des découvertes géographiques. Le coût de l'expédition est estimé à 1,200,000 francs environ.

AVANT PASTEUR.

Dédié aux gens qui font "trempette" en ce moment sur le littoral. Nos ancêtres attribuaient aux bains de mer deux singularités propriétés: ils guérissaient, disaient-ils, la rage et la folie.

Au XVIIe siècle, Van Helmont voyant sur un navire un vieillard attaché par des cordes à une vergue, demanda ce que signifiait ce spectacle étrange; un matelot lui fit la réponse qu'il était enragé, ayant été mordu par un chien atteint d'hydrophobie. "La mer, ajouta le marie, a la vertu de guérir de la rage sur-le-champ." Le traitement était curieux: on laissait le patient sous l'eau pendant quelques secondes, puis on le retirait pour le remettre à nouveau, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, le pauvre diable asphyxié n'en pouvait plus.

Mme de Sévigné écrit en 1671: "Si vous croyez les filles de la Reine enrégées; vous croyez bien, il y a huit ou dix jours que Mmes de Ludres, Coëtlogon et la petite Rouvroy furent mordues d'une petite chienne morte enrégée. Elles sont parties ce matin à Dieppe se faire jeter trois fois à la mer. Ce voyage est triste, Beusarade est au désespoir."

Les bains de Dieppe guérissaient aussi les fous: la chute du système de Law fit beaucoup d'insensés qui vinrent demander à la Manche la guérison de leurs méninges; le moyen curatif n'était pas plus compliqué que pour la rage. En 1778, un établissement spécial fut créé à Dieppe, il était désigné sous le nom de: "Maison de santé". Les guerres de la Révolution et de l'Empire vinrent entraver l'essor des bains de mer.

Depuis, on y est retourné... et c'est d'aller aux bains de mer qui est devenu une rage et une folie!

La Combustion des Ordures

Nous avons déjà parlé de cette sorte de rêve d'hygiénistes qui consiste à brûler les ordures ménagères d'une ville et à utiliser

leurs combustion pour lui fournir de la lumière électrique, pour y élever de l'eau et pour y distribuer de la force motrice. Eh bien, ce rêve est devenu une réalité. D'après ce que nous apprend la Revue générale des Sciences pures et appliquées, le 28 juin dernier, lord Kelvin a inauguré à Shorehitch, en Angleterre, une station centrale d'électricité dans laquelle la force motrice est produite par la combustion des gaz dans des fours destructeurs.

L'installation comprend douze fours, chauffant six chaudières. La combustion est activée et rendue ainsi fumivore que possible au moyen de trois ventilateurs électriques; une cheminée de 50 mètres de hauteur et 2 m. 20 de diamètre à la base, déverse ce qui peut subsister de gaz, à une bonne hauteur dans l'atmosphère.

Ou brûle, dans cette station, entre 8 et 12 tonnes d'ordures par jour: les fours sont continus. La partie électrique se compose de trois dynamos génératrices travaillant à 1,100 volts et de trois dynamos à basse tension travaillant à 165 volts.

Voilà un excellent exemple d'assainissement applicables aux villes grandes et petites.

LES BALLONS-SONDE.

Un ballon-sonde avait été lancé du parc des aérostats de Saint Pétersbourg, dans la nuit du 14 au 15 juillet dernier. Le Messenger officiel annonce que ce ballon a été recueilli, le 15 juillet, dans la province de Novgorod, bailliage de Sominsky, à 320 kilomètres de Saint-Pétersbourg.

Les constatations de l'observatoire Constantin ont permis d'établir que l'aérostat a atteint une altitude de 15 verstes et demie, soit 16,538 mètres.

La barbe et les médecins.

Au moment où les garçons de café à Paris, demandant qu'on les autorise à porter la barbe, certains savants voudraient qu'on obligeât les médecins à se raser complètement la face. La barbe, dit-on, est un véritable "fillet à microbes." Le médecin obligé de voir de près, de très près, certaines plaies infectieuses, peut très bien ramasser ainsi des microbes qu'il "déposera" chez d'autres clients.

MOTS DE LA FIN

Calmo a pour voisin de campagne, depuis pas mal d'années, un assez mystérieux individu qui ne parle à personne et se montre le plus rarement possible. Quelqu'un lui demanda des renseignements sur ce personnage. —Je n'en puis rien dire, répond Calmo... Il y a bien longtemps que je ne le connais pas!

Le tailleur de notre ami Z... vient lui présenter, hier matin, une facture "conséquente". —Monsieur dort encore, répond le valet de chambre. —C'est bien, j'attendrai qu'il s'éveille. —C'est que lorsque monsieur saura que son tailleur est là, je le connais, il ne se réveillera pas!

A la campagne: Un Parisien élégant, en voyant passer une bonne femme conduisant deux ânes aux champs: —Eh, bonjour, la mère aux ânes! La bonne femme (maternelle): —Bonjour, mon enfant, bonjour!

— Quelque intrigante sans doute! —Et pourtant elle a dû me rencontrer souvent dans le monde, e'te semble être au courant de tout ce qui me concerne, elle connaît jusqu'à l'emploi de mon temps.

— Eh mon cher, ne savez-vous donc pas que même dans le milieu dans lequel nous vivons, il se glisse parfois des femmes suspectes, d'une réputation plus que douteuse? —Je vous le répète, oubliez au plus vite cette peu intéressante épistolaire.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire aujourd'hui? —Voulez-vous d'écouter ensemble? —Merol. On m'attend à l'hôtel Saint-Albin. C'est l'heure de ma visite habituelle.

— Comment! vous n'allez pas d'abord chez Mme de Lachesnaye? —Ja ne vais chez ma mère que le soir.

— Le matin elle est si occupée que c'est à peine si elle peut échanger quelques mots avec elle. — Ah! elle ne s'occupe pas de rien! — Elle est tout le temps dans son appartement, comme nous ne nous connaissons pas, elle ne peut pas venir nous présenter à

Il répliqua pourtant d'un air déagré: — Je serais très heureux d'un tel honneur. — L'un de ces soirs, je vous rappellerai votre promesse, aujourd'hui je n'ai pas le temps!

— Puis, regardant sa montre: — Midi bientôt! Je me sauve! Les deux hommes quittèrent ensemble la gargotière de Gaston.

Arrivé à la rue, Lachesnaye héla un fiacre et se fit conduire à l'hôtel Saint-Albin. — Durant quelques minutes, Wallace Bryant suivit des yeux la voiture qui emportait le jeune homme.

Lorsqu'il eut disparu une flamme s'alluma dans les yeux de l'Américain. — Ah! ah! murmura-t-il entre ses dents serrées, le voilà loin! — J'aurai tout le temps pour jouer ma suprême partie.

Allons, courage! Qui ne risque rien ne gagne rien. Soyons audacieux. — A son tour il appela un fiacre et, jetant l'adresse au cocher: — 171, rue de Valenciennes! — Un quart d'heure plus tard, le fiacre s'arrêtait devant la façade du vieil hôtel Lachesnaye.

disparus. — Rien de changé, murmura Wallace, mais elle? Elle! Allons, courage!

Chose étrange, il paraissait bien content de cet hôtel. A pas lents il franchit le seuil, passa sous la porte cochère, se dirigea vers l'escalier.

— Oh, va, monsieur! cria le concierge courant après lui. — Chez Mme la marquise. Un rendez-vous convenu, fit brièvement Wallace.

D'autre retira sa casquette et s'inclina respectueusement. Arrivé au premier étage, Wallace Bryant sonna. — Un valet de chambre en livrée grise vint lui ouvrir.

— Madame la marquise de Lachesnaye? demanda l'Américain. — Le domestique le dévisagea avec étonnement. — Mme la marquise, répondit-il, ne reçoit point de visites à pareille heure.

— Vous lui direz que je viens de la part de son fils. J'ai une importante nouvelle à lui communiquer. — Qui faut-il qu'elle annonce? — Quel temps! mon non! Dites que c'est un ami de Gaston.

— Oh, je vais prévenir Mme la marquise. — Le domestique disparut. Quelques minutes après il revenait. — Mme la marquise veut monsieur de vouloir bien entrer. Elle l'attend dans le salon.

Et toujours de son pas lent,

mais l'œil brillant d'un étrange éclat, l'Américain Wallace Bryant se dirigea, précédé du valet de chambre vers le salon où l'attendait Faustine de Lachesnaye.

— Wallace Bryant et Faustine de Lachesnaye.

— Bien facile, que le caprice d'un moment, une surprise des sens nous aveugle tant d'insouciance, que semble si léger, mais que la tyrannie d'habitude transforme en une chaîne pesante dont le poids écrase parfois toute une vie!

Mais le mariage de Gaston le mettait désormais à l'abri de ce danger.

C'était avec un profond sentiment de satisfaction que Mme de Lachesnaye envisageait cette union.

Non pas, comme le supposait le moude à cause de la colossale fortune de la fiancée.

yeux sur moi, pensait-elle, peut-être doit-il trouver que j'ai accompli la tâche ardue dont ses lèvres mourantes m'ont parlé!

A ce moment, le valet de chambre vint lui annoncer qu'un monsieur se disait l'ami de M. de Lachesnaye, demandait à voir madame la marquise.

— Le nom de ce monsieur? demanda, assez surprise, Mme de Lachesnaye.

— Il n'a pas voulu me le donner. Mais il assure avoir une communication des plus urgentes à faire à Madame.

teur Fa sans doute deviné, c'était Octave Rouvière!

Cet homme qui avait joué un rôle si tragique dans la vie de Faustine.

Par quelles vicissitudes de la fortune, par quel concours de circonstances avait-il pu, changé de nom et de nationalité, effacer jusqu'à son identité?

Et debout, face silencieuse tous les deux ils se dévisageaient, se détaillaient.

— Un lien! répéta Faustine éperdument et jetant sur lui un regard égaré. — Un lien! Cet homme soupçonnait-il le mystère de la naissance de Gaston, savait-il?